

Plumes & racines	4
LE PENSEUR DE ROUEN Alain	7
UN BOUQUET DE VERS POUR HONFLEUR Alphonse Allais	11
Charles Baudelaire	12
Henri de Régnier	13
LE DANDY DE VALOGNES Jules Barbey d'Aurevilly	17
LE TRAGÉDIEN AUX CHAMPS Pierre Corneille	23
L'AMANTE DE TROUVILLE Marguerite Duras	31
L'ERMITE DE CROISSET Gustave Flaubert	35
LE CHÂTELAIN DE CUVERVILLE André Gide	47
LE POÈTE MEURTRI DE LA SEINE Victor Hugo	55
L'ACADÉMICIEN DE BRÉCY Jacques de Lacretelle	63
L'ÉCRIVAIN-GENTILHOMME DU PAYS D'OUCHE Jean de La Varende	69
LE GENTLEMAN JARDINIER D'ÉTRETAT Maurice Leblanc	77
L'ÉCRIVAIN REPORTER DE LA VILLE D'EU Gaston Leroux	87
LE POÈTE RÉGENT DE CAEN François de Malherbe	93
LE ROMANCIER HUMANISTE DE LA SEINE Hector Malot	97
LE PRIX NOBEL DE BELLÈME Roger Martin du Gard	101
ENTRE TERRE ET MER Guy de Maupassant	107
L'ÉCRIVAIN-INDUSTRIEL D'ELBEUF André Maurois	117
« UNE HERBE ENTRE DEUX PAVÉS » Jules Michelet	121
LE VAL « DES MOTS ET DES IMAGES » Jacques Prévert	127
DU CÔTÉ DE BALBEC (CABOURG) Marcel Proust	133
LE JOUEUR DE MOTS DU HAVRE Raymond Queneau	141
UNE MAISON OÙ JETER L'ANCRE Françoise Sagan	145
LA GRAND-MÈRE DE LA BIBLIOTHÈQUE ROSE Comtesse de Ségur	153
L'ÉCRIVAIN D'AMÉRIQUE Alexis de Tocqueville	161



Le bureau de Maurice Leblanc au clos Lupin à Étretat.

Plumes & RACINES

La Normandie, « terre d'inspiration », serait-elle le berceau de la littérature française ? Elle aura légué tout au moins au patrimoine des lettres quelques-uns de ses plus grands noms. Leurs racines se sont nourries de ces terroirs verdoyants et de ces forêts majestueuses, leurs plumes ont trempé dans ces fleuves ondulants et ces mers flamboyantes.

Cet héritage remonte peut-être au XI^e siècle avec la fameuse *Chanson de Roland*, entonnée par les troupes de Guillaume le Conquérant comme un hymne à la Normandie, et qui trouverait ses sources du côté de Pont-Audemer. Marie de France, dans le sillage d'Aliénor d'Aquitaine, écrit au XII^e siècle les premiers vers de la langue française au château de Domfront dans l'Orne. Le siècle suivant voit la naissance du grand poète bayeusain Alain Chartier qui, sans avoir le génie d'un François Villon, a marqué son temps. Enfin n'oublions pas François de Malherbe, le fondateur des lettres modernes au XVI^e siècle, dont on retiendra le rôle de promoteur de la langue classique.

Nul doute que ces grands anciens ont contribué au rayonnement de la langue française du Grand Siècle, dont Pierre Corneille est l'un des plus illustres représentants. Si les références normandes sont absentes de ses pièces, on peut lui pardonner cet oubli, quand on sait que *Le Cid* est né sur le banc d'un potager près de Rouen.

Aujourd'hui, Flaubert et Maupassant sont les plus célèbres des écrivains normands, témoins d'un XIX^e siècle particulièrement fertile, qui voit aussi naître des auteurs qui ont connu leur heure de gloire comme Barbey d'Aurevilly ou Hector Malot, même s'ils sont aujourd'hui quelque peu retombés dans l'oubli. Si *Madame Bovary* et *Boule de Suif* ont enflammé l'imagination de générations de lecteurs, Arsène Lupin ou Rouletabille nous embarquent toujours avec autant d'entrain dans leurs aventures. La Normandie de ce siècle est surtout romanesque, mais elle est aussi poétique. Victor Hugo ne fut pas insensible, malgré la tragédie, aux bords de la Seine, qui lui inspire les plus beaux vers des *Contemplations*. Charles Baudelaire, quant à lui, peindra dans la solitude de Honfleur, quelques-unes de ses plus belles *Fleurs du mal*.

Le XX^e siècle n'est pas en reste. On ne compte plus les académiciens normands : André Maurois ou Jacques de Lacretelle ont, dans des styles différents, loué leur Normandie natale, celle du patrimoine industriel symbolisé par les hautes cheminées d'Elbeuf ou celle des belles pierres immortalisées par Brécy ou le château d'Ô. La Normandie peut également se glorifier de deux Prix Nobel, Roger Martin du Gard et André Gide, qui ont magnifié leurs jardins, le grand parc qui s'ouvre vers la forêt de Bellême ou le verger qui conduit à la porte étroite. Pour terminer ce parcours historique, évoquons les écrivains d'adoption : Marcel Proust, chantre de la féminité normande dont les jeunes filles en fleurs s'épanouissent à l'ombre du Grand Hôtel de Cabourg ou Marguerite Duras contemplatrice de la plage de Trouville, dont les vagues tumultueuses résonnent comme un écho à sa vie tourmentée. Françoise Sagan, l'icône mondiale de la littérature française des années 1950 fuyant les paparazzis de Saint-Tropez, vient jeter l'ancre au-dessus du port d'Honfleur en achetant le manoir du Breuil avec ses gains d'un soir au casino de Deauville. Aux confins du Cotentin, Jacques Prévert achève ses collages, à proximité des plages où s'effacent les mots des amants disparus.

Nous vous invitons à entrer dans l'intimité de ces lieux de mémoire des écrivains normands au travers des merveilleuses et mystérieuses photographies de Benoît Delplanque. Qu'ils soient de simples maisons ou de belles demeures, de grands parcs arborés ou de petits jardins clos, tous reflètent la diversité de cette région aux paysages si variés. Cette promenade se poursuit encore aujourd'hui : de nombreux écrivains contemporains comme Didier Decoin, Benoît

Duteurtre, Christophe Ono-dit-Biot, Annie Ernaux, Katherine Pancol, Maylis de Kerangal, Michel Bussi et bien d'autres continuent d'écrire les pages de ce beau livre de la Normandie des lettres et des lumières.

Jérôme Marcadé



« J'aime ce pays et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux ».

Guy de Maupassant, *Le Horla*

Le bureau de Pierre Corneille au musée Pierre Corneille à Petit-Couronne.

LE PENSEUR DE ROUEN

Alain 1868-1951





La cour d'honneur du lycée Pierre Corneille à Rouen où Alain enseignait la philosophie. La statue de Pierre Corneille a été réalisée par Duparc, professeur de l'école des Beaux-Arts de Rouen.

Double page précédente : Depuis l'abbatiale Saint-Ouen, on découvre, de gauche à droite, l'église Saint-Maclou et la cathédrale.

© Jean-François Lange

La Normandie a donné naissance à l'un des plus grands penseurs du début du siècle. Une double naissance pourrait-on dire car si Émile Chartier naît en 1868 à Mortagne-au-Perche, d'un père mançais, vétérinaire, et d'une mère percheronne, dont il parle peu, c'est son bref passage à Rouen où il fut nommé professeur de philosophie qui lui ouvre les portes de la notoriété. Si son enseignement, à la fois humaniste et libre, dépasse les bancs du lycée Corneille, ce sont ses *Propos d'un Normand*, chronique quotidienne qui paraît de 1906 à 1914 dans *La Dépêche de Rouen*, qui lui permettent d'asseoir sa réputation en livrant sa vision du monde à partir de pensées tirées de l'actualité ou de faits divers.

Alain choisit des études de lettres alors que ses parents le prédestinaient à l'École polytechnique. Après avoir étudié à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, il est agrégé de philosophie à l'âge de vingt-quatre ans. Il consacre sa vie à l'enseignement, d'abord à Pontivy puis à Lorient, Rouen et enfin Paris où il termine sa carrière dans le prestigieux lycée Henri IV.

De fait, il passe peu de temps en Normandie, mais son passage à Rouen, si court fut-il, marqua ses élèves, dont le plus célèbre d'entre eux, un certain André Maurois, livre quelques souvenirs :



« Rouen m'a porté bonheur. J'y ai appris le silence bourgeois, et à ne jamais répondre à une question. Cet air d'être à mille lieux donne une sorte de puissance ».

« Soudain la porte s'ouvrit en coup de vent et nous vîmes un grand diable à l'air jeune, belle tête normande aux traits forts et réguliers... nous n'étions pas en classe depuis cinq minutes et déjà nous nous sentions bousculés, provoqués, réveillés... ».

Même si sa région natale est peu présente dans ses écrits, elle reste attachée à sa personne, au sens propre, puisqu'il prend comme pseudonyme le prénom du poète bayésien Alain Chartier (le secrétaire de Charles VI), comme au sens figuré puisque ses pensées ont été plus tard regroupées sous le titre de *Propos d'un Normand*. Il admet qu'il « médite en paysan de Normandie, non en citadin » et que ses pensées, inspirées de la vie quotidienne, font appel à ce fameux bon sens normand. Alain se dit plus éveillé de consciences que philosophe. Son goût des choses simples et sa grande modestie lui permettent d'être accessible au plus grand nombre.

Alain est aussi le philosophe du bonheur. Ainsi il écrit non sans humour que « comme la fraise a le goût de fraise, la vie a le goût du bonheur ». Laissons le terminer ce propos par cette maxime, qui pourrait être celle d'un paysan normand : « Un homme triste pense mal ».



UN BOUQUET DE VERS POUR HONFLEUR

Alphonse Allais 1854-1905

Charles Baudelaire 1821-1867

Henri de Régnier 1864-1936



« Parce qu'il faut bien naître quelque part... »

Alphonse Allais

Honfleur est sans doute l'un des sites les plus touristiques de la Normandie, réputé pour son bassin entouré de vieilles maisons à pans de bois et aux façades d'ardoise immortalisées par de nombreux peintres. Mais on connaît moins son histoire littéraire, alors qu'elle abrite les lieux de naissance ou de villégiature de trois grands poètes français qui ont, chacun dans un style très différent, célébré l'atmosphère du « Saint-Tropez » normand. Alphonse Allais naquit, le même jour qu'Arthur Rimbaud, au-dessus de la pharmacie paternelle... On ne pouvait rêver de meilleurs auspices pour cet écrivain humoriste bien connu pour ses calembours et ses mots d'esprit. Le jeune Alphonse est élevé au milieu des bocaux et des flacons médicaux, dont son père a le secret et dont les noms mystérieux comme « huile de petits chiens » ou « pastilles de corne de bœuf calcinée » ne peuvent qu'enflammer son imagination. Passionné par les couleurs, il invente dans l'arrière-boutique des teintures végétales qu'il teste sur les chiens du quartier. Cet esprit facétieux se retrouve plus tard dans ses textes, mais aussi dans ses créations dont l'unique but est de faire rire. Quelques exemplaires sont proposés dans le « plus petit musée de France » que l'actuel pharmacien de Honfleur a malicieusement créé, où il est possible d'admirer une tasse à thé avec une anse à gauche, une casserole carrée pour ne pas faire tourner le lait ou l'authentique morceau de bois de la fausse croix.

Flacons et archives du « plus petit musée du monde » situé dans l'ancienne pharmacie du père d'Alphonse Allais dont les créations médicales inspirèrent l'auteur.



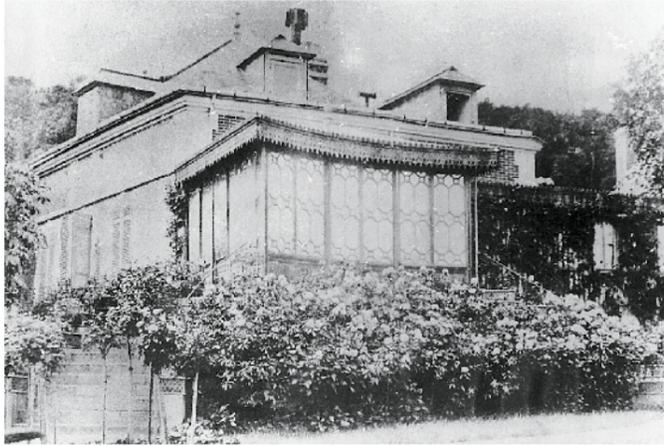
Il teste ses premières blagues de potache auprès de ses camarades de classe et des clients paternels, s'inspirant sans doute de cet humour si particulier des habitants de Honfleur. Grand observateur, il se nourrit de la vie des gens ordinaires. Il invente, en souvenir sans doute de Baudelaire, qui vient chercher chez son père quelques drogues pour le soulager, une « capsule d'air natal » pour les voyageurs qui ont le mal du pays. Il quitte Honfleur à dix-sept ans et s'installe à Paris pour devenir « potard potassant beaucoup ». Il commence alors une carrière littéraire au journal humoristique *Le Tintamarre* avant de devenir secrétaire de rédaction puis rédacteur en chef du *Chat noir*, le journal du célèbre cabaret montmartrois. Il devient ainsi très rapidement le chroniqueur humoristique le plus en vue de tout Paris. Mais il n'oublie pas pour autant Honfleur qu'il retrouve fréquemment.

La Normandie de son enfance lui inspire quelques-uns de ses plus beaux textes, comme *Les Zèbres* dont l'action se déroule sur la route de Honfleur à Villerville, près de la célèbre ferme Saint-Siméon de la mère Toutain, qui héberge de nombreux peintres sans le sou comme Eugène Boudin, Claude Monet ou Gustave Courbet contre quelques toiles. Il avoue ainsi son besoin de humer le parfum « qui évoque toute une enfance flâneuse, traînée sur les quais de mon vieux Honfleur natal et à jamais chéri. »

La pharmacie existe encore aujourd'hui où l'on peut lire sous son frontispice, comme un clin d'œil à sa verve féconde : « Ici Alphonse allait au monde. Et là où Alphonse allait, nous irons ».

Mais la résidence qu'il loue à l'année, la fameuse « maison Joujou », a malheureusement disparu. Ce fut pourtant un haut lieu de la poésie française, puisqu'elle appartenait à la mère de Charles Baudelaire. Ce dernier n'a passé, en tout et pour tout, que trois mois de sa vie à Honfleur en cinq ou six séjours. Mais il y écrit quelques-uns des plus beaux poèmes des *Fleurs du mal*.

En 1855, son beau-père, le général Aupick, achète une maison en forme de chalet avec un étage mansardé, dominant depuis la côte de Grâce le petit port normand. Contrairement à la légende, il ne la fait pas construire, mais agrandir simplement d'un kiosque et d'une véranda. Le jardin, dans l'esprit romantique de l'époque, forme une terrasse avancée que le général, en souvenir de ses postes à l'étranger, appelle le



La « maison Joujou », située sur les hauteurs d'Honfleur, appartenait au général Aupick, beau-père de Charles Baudelaire, qui y acheva Les Fleurs du Mal. La maison fut habitée plus tard par Alphonse Allais qui la loua pendant quelques années.

© Musée du Vieux-Honfleur

« Honfleur a toujours été le plus cher de mes rêves. »

Charles Baudelaire, lettre à Charles Asselineau

« Bosphore ». Il ne reste aujourd'hui comme seules traces de ce jardin une peinture de son ami Eugène Boudin et quelques photographies de l'époque.

A la mort du beau-père autoritaire, avec qui le poète est souvent en conflit, le caractère militaire ne faisant pas bon ménage avec l'esprit libertaire, Baudelaire multiplie les séjours sur la côte normande auprès de sa mère. Au cours de l'hiver 1859, alors qu'il vient de signer un contrat avec son éditeur alençonnais Auguste Poulet-Malassis, le fils prodige s'installe à Honfleur pour y terminer *Les Fleurs du mal*. Il est décidé à s'y mettre sérieusement, comme il l'écrit à son ami Charles Asselineau : « *Je vais battre monnaie, sans répit, n'ayant plus de prétexte pour transiger avec le travail.* ». Il rassure son éditeur dans les mêmes termes : « *Me voici absolument installé et prêt à remplir tous mes devoirs.* ». C'est depuis le petit appartement mansardé à l'étage composé d'un salon et d'une chambre que lui a attribué sa mère et d'où il peut contempler au-delà du port « *l'ampleur du ciel, l'architecture des nuages, les colorations changeantes de la mer, le scintillement des phares* », qu'il compose *Le Voyage*.

Il est fort probable que les impressions marines qui apparaissent ici et là dans ses poèmes sont des réminiscences de ses séjours normands, comme *Les Sept Vieillards* dédiés à Victor Hugo qui commence par une évocation citadine « *Fourmillante cité, cité pleine de rêves* » et se termine en bord de quai « *sans mâts, sur une mer monstrueuse et sans bords* ».

Si de nouvelles fleurs fleurissent dans l'âme du poète, la vie n'en est pas pour autant très gaie, le froid et la solitude gagnent très vite l'écrivain, qui manque cruellement d'argent, la grande obsession de sa vie. Les ciels pastels d'Eugène Boudin ne suffisent plus à le divertir et à le nourrir et très vite, Charles Baudelaire qui n'a jamais été un homme de la campagne, part retrouver la fièvre parisienne, les paradis artificiels et sa maîtresse Jeanne qui déperit.

Aujourd'hui il ne reste plus rien du passage de Baudelaire, la maison a été détruite pour construire, ironie du sort, une morgue qui disparaît à son tour. Honfleur aura été un rêve pour le poète dont seules quelques fleurs en vers entretiennent notre imaginaire.

Le port normand est aussi le berceau du poète le plus célèbre de sa génération, couvert de gloires et d'honneur, dont la carrière est couronnée par une élection à l'Académie française. Henri de Régner y

Le Vieux-Bassin de Honfleur à la fin du XIX^e siècle. © Société du Vieux Honfleur



« J'ai vécu les premiers jours que j'eus à vivre

Dans l'étroite maison tournée au vent du Nord. »

Henri de Régner, « Le beau pays », *Le Miroir des heures*

est né le 28 décembre 1864 dans un milieu aristocratique qui n'a pourtant pas d'attaches normandes, mais ardennaises. Il y demeure jusqu'à l'âge de sept ans dans une maison au bord de l'estuaire, avant de s'installer avec ses parents à Paray-le-Monial puis à Paris, où il termine ses études à l'école Stanislas, dans l'idée de faire une carrière diplomatique. Mais très vite, il s'oriente avec succès vers une voie littéraire en écrivant des poèmes et des romans dans le goût du XVIII^e siècle.

De cette petite enfance au bord de la mer, il conserve une « hantise marine » qu'on retrouve dans certains de ses poèmes : « *De ces souvenirs, de ces impressions de mon enfance honfleuraise, j'ai gardé le goût des choses de la mer* ». Henri de Régner délaisse très vite la fraîcheur de la côte normande pour les rivages ensoleillés de la Méditerranée, qui l'ont toujours attiré. Trait d'union entre Mallarmé et son beau-père José-Maria de Heredia, l'œuvre d'Henri de Régner, d'abord symbolique puis parnassienne, devient plus classique à la fin de sa vie.

Les vers suivants, sans doute les plus célèbres, tirés des *Jeux rustiques et divins* sont un des rares témoignages de ses racines normandes :

*« Un petit roseau m'a suffi
Pour faire frémir l'herbe haute
Et tout le pré
Et les deux saules
Et le ruisseau chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
À faire chanter la forêt. »*

Bien qu'il soit aujourd'hui un peu tombé dans l'oubli, sa ville natale, dont il disait qu'elle était « *nichée dans un écrin de verdure* », ne l'a pas pour autant délaissé. Une rue et un collège portent son nom et sa maison abrite désormais la Chambre de commerce et d'industrie du pays d'Auge.

Ces trois grands noms de la littérature française ont offert un bouquet de fleurs en vers à ce port bien nommé Honfleur qui mérite plus que jamais son titre de capitale normande des peintres et des poètes...



LE DANDY DE VALOGNES
Jules Barbey d'Aureville 1808-1889



La façade sur jardin et la cour de l'hôtel particulier de Grandval-Caligny où Jules Barbey d'Aurevilly louait un appartement à l'année.



*« Je veux être Normand comme Scott et Burns furent Écossais. »
Mémoranda, journal intime*

Né le jour des Morts, par « un temps du Diable », Jules Barbey d'Aurevilly passe une enfance sans éclat à Saint-Sauveur-le-Vicomte dans le Cotentin, auprès de parents peu affectueux. Il s'installe dans le Paris romantique de l'époque pour y faire une carrière de journaliste et d'écrivain. Légitimiste et catholique, il collabore à diverses revues d'opinion avant de fonder la *Revue du monde catholique*. Il n'en demeure pas moins un vrai dandy, très soucieux de son apparence, qui multiplie à Paris les soirées de beuveries et les conquêtes féminines. Son roman *Une vieille maîtresse* qui fait scandale lui permet de renouer avec sa Normandie natale pour ne plus jamais la quitter. Dès lors, ses œuvres comme *Le chevalier des Touches* ou *Une histoire sans nom* trouveront comme décor ce Cotentin, dont il peint les paysages tourmentés et les ciels changeants. Une partie de ses romans se déroule à Valognes, où il séjourne fréquemment. Le cadre aristocratique du

« Versailles normand » lui inspire des personnages fantomatiques qui fréquentent les vieilles demeures mystérieuses : « *J'ai des regards sereins sur les pierres de cette ville qui me semblaient jadis les escarboucles des contes de fées, et qui ne sont pour moi que des pierres* ». Ce que Jacques Petit, son biographe attitré, rapporte également : « *cette ville a de son cœur sous les pavés et dans les pierres des maisons* ». Il loue à partir de 1872 un appartement dans l'hôtel particulier de Grandval-Caligny de style Louis XIV. Les pièces aux dimensions impressionnantes donnent sur un grand jardin à la française : « *Le caractère de tout cela est la grandeur. [...] Je meublerai cela sobrement mais grandement... Je meublerai cela peu à peu, mais j'arriverai, un jour donné, à un appartement à l'Edgar Poe, sans qu'il y ait là-dedans, une seule chose de vulgarité* ». Il écrit souvent dans son jardin, que seul le vent « *qui joue de l'orgue et de la clarinette dans mes arbres comme un musicien effréné* » vient troubler. Ce cadre majestueux aurait pu servir de décor à



Le bureau de Jules Barbey d'Aurevilly donne sur le jardin de l'hôtel particulier de Grandval-Caligny. C'est ici qu'il acheva la rédaction des Diaboliques.

certaines *Diaboliques*. On imagine derrière les portes des salons dorés ses héroïnes nouant des intrigues et des passions interdites.

Quand il n'écrit pas, il flâne dans les rues sur les traces de son enfance : « *J'ai battu le pavé et suis allé partout où j'avais senti et vécu fortement autrefois. Les rêves de ma jeunesse marchaient autour de moi, sous les nuages* ». Son imagination débordante se nourrit de ses souvenirs d'enfance, donnant à la Normandie une image fantasmagorique, qui rejoint celle de l'Écosse : « *Le terroir se retrouve toujours, et selon une frappante réflexion de notre vieux maître Walter Scott, principalement chez les natures très distinguées* ». On comprend que la lande de Lessay, terrain des mystères battu par les vents, offrant un paysage désolé comme « *elles sont à ces pays cultivés des oasis arides, comme il y a dans les sables du désert des oasis de verdure* » puisse servir de décor à *L'Ensorcelée*.

Si Barbey d'Aurevilly n'est pas un écrivain régionaliste, son Cotentin natal constitue de loin le théâtre principal de ses histoires romanesques. À la manière d'un Alphonse Daudet ou d'un Marcel Pagnol pour

« C'était vers les dernières années de la Restauration. La demie de huit heures, comme on dit dans l'Ouest, venait de sonner au clocher, pointu comme une aiguille et vitré comme une lanterne, de l'aristocratique petite ville de Valognes.

Le bruit de deux sabots traînants, que la terreur ou le mauvais temps semblaient hâter dans leur marche mal assurée, troublait seul le silence de la place des Capucins, déserte et morne alors comme la *lande du Gibet* elle-même. Tous ceux qui connaissent le pays, n'ignorent pas que la *lande du Gibet*, ainsi appelée parce qu'on y pendait autrefois, est un terrain qui fut longtemps abandonné, à droite de la route qui va de Valognes à Saint-Sauveur-le-Vicomte, et qu'une superstition traditionnelle la faisait éviter au voyageur... Quoique en aucun pays, du reste, huit heures et demie ne soient une heure indue et tardive, la pluie, qui était tombée, ce jour-là, sans interruption, la nuit, — on était en décembre — et aussi les mœurs de cette petite ville, aisée, indolente et bien close, expliquaient la solitude de la place des Capucins et pouvaient justifier l'étonnement du bourgeois rentré, qui peut-être, accoté sous les contrevents strictement fermés, entendait de loin ces deux sabots, grinçants et haletants sur le pavé humide, et au son desquels un autre bruit vint impétueusement se mêler. »

Le Chevalier des Touches, 1863

la Provence, les paysages tout autant que les personnages sont habités des lieux de son enfance, Il affiche volontiers ses convictions normandes avec panache : « *Je fonde en ce moment sur la Normandie comme Guillaume, notre Duc, sur l'Angleterre* » n'hésitant pas à se comparer à Shakespeare.

La mer est aussi présente dans l'univers aurevillien, plus précisément la côte de Carteret, où il séjourne régulièrement, comme cette falaise impressionnante qu'il décrit dans *Une vieille maîtresse* : « *Des vapeurs d'un incarnat mourant noyaient l'horizon sur lequel ressortaient les lignes altières de la noire falaise* ». On la retrouve d'ailleurs dans ses armoiries : « *Je suis de la mer. J'ai été élevé dans l'écume de la mer. J'ai des corsaires et des poissonniers dans ma race* ».

Entre rêve et réalité, Barbey d'Aurevilly a arrêté le temps en Normandie. C'est ce regard à la fois nostalgique et fantastique qui donne une place toute particulière à cet écrivain qualifié de plus « normand des Normands ».



LE TRAGÉDIEN AUX CHAMPS
Pierre Corneille 1606-1684



Double page précédente, le musée Pierre Corneille à Petit-Couronne installé dans la « maison des champs ».

Le potager de la maison de campagne de la famille Corneille, reconstitué dans l'esprit de La Quintinie, le jardinier de Louis XIV.



*« Clarice, tous les soirs, rêvant à ses amours,
Seule dans son jardin, fait trois ou quatre tours ».*

La Veuve

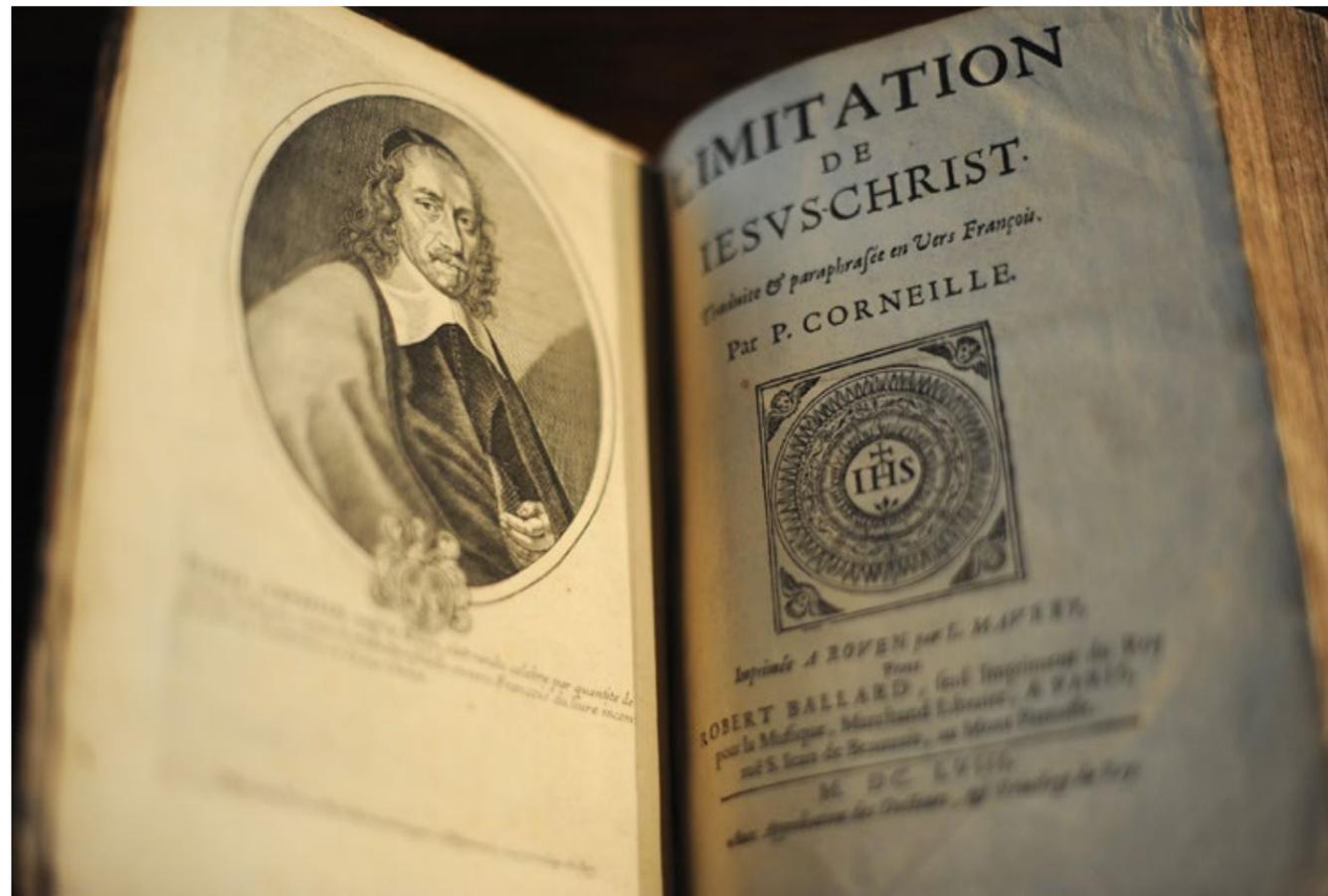
La Normandie a donné à la France un de ses plus grands tragédiens. Né à Rouen en 1606, Pierre Corneille est un vrai Normand tant par son père que par sa mère. Issu d'une lignée de juristes, il est lui-même avocat, même s'il n'a plaidé qu'une seule fois. Sans doute plus doué pour l'écrit que pour l'oral, il se met à l'écriture dès l'âge de vingt ans. Sa première pièce, *Mélite*, est présentée à Rouen puis à Paris dès 1629. Le succès vient très vite et avec *Le Cid* il connaît la gloire. D'apparence austère, de caractère timide, au contraire de ses héros, sa vie sera alors tournée vers son œuvre, qu'il gère en bon Normand de manière avisée. On lui doit d'ailleurs les premières éditions à compte d'auteur qui lui permettent de mieux contrôler ses droits.

Même s'il s'installe à Paris les vingt dernières années de sa vie, une fois élu à l'Académie française, il reste attaché à sa Normandie natale, et plus particulièrement à sa « maison des champs » que son père achète à Petit-Couronne deux ans après sa naissance. C'est un domaine plus agricole que résidentiel, décrit selon l'acte d'acquisition comme « une maison manante, grange, étable et fournil close de murs, bordés d'un côté par une mare ». L'ensemble est assez vaste, presque 20 ha de prairies, vergers et terres cultivables, qui s'étendent jusqu'à la Seine. La propriété des champs permet à la famille de fuir les épidémies qui

sévisaient à cette époque en ville et de vivre en totale autarcie. Du reste, Pierre Corneille préfère cette retraite rurale à la vaste demeure de Rouen pour y écrire ses pièces. Au confort de la ville, l'auteur privilégie la tranquillité de la campagne.

Guy de Maupassant, qui s'y rend à plusieurs reprises, décrit à sa mère le repaire du dramaturge : « *Dans un village morne, une petite demeure en galandage dont les poutres sont recouvertes d'espèces d'écailles de bois. Les appartements sont fort bas, l'endroit triste mais un peu dissipant. Une vieille mare vaseuse avec une pierre en place de banc a dû servir à fixer l'œil et à recueillir l'esprit du vieux poète.* »

Aujourd'hui, le lieu est plus avenant, la maison transformée en musée a été restaurée et un joli jardin avec neuf carrés de fleurs, de légumes et d'herbes aromatiques a été créé dans l'esprit du potager du jardinier de Louis XIV, monsieur de La Quintinie. La propriété est à l'époque modeste avec ses sols en terre battue et son aménagement sommaire, car si la famille est fortunée, elle est aussi connue pour la gestion « normande » de ses biens. Parmi les meubles rustiques, une superbe armoire normande dont les panneaux sculptés représentent les quatre saisons, et un coffre en bois qui aurait appartenu à la famille, évoquent l'atmosphère de l'époque. La tradition veut que Pierre Corneille et son frère Thomas, de dix-neuf ans



L'édition originale de la traduction de L'Imitation de Jésus-Christ que Pierre Corneille entreprit à la fin de sa vie.

son cadet, qui lui succède à l'Académie française, aient installé leur cabinet de travail au-dessus du porche de l'entrée, d'où ils pouvaient apercevoir les rives de la Seine. Il ne subsiste que le banc de pierre, au fond du jardin, où dit-on, fut achevé *Le Cid*.

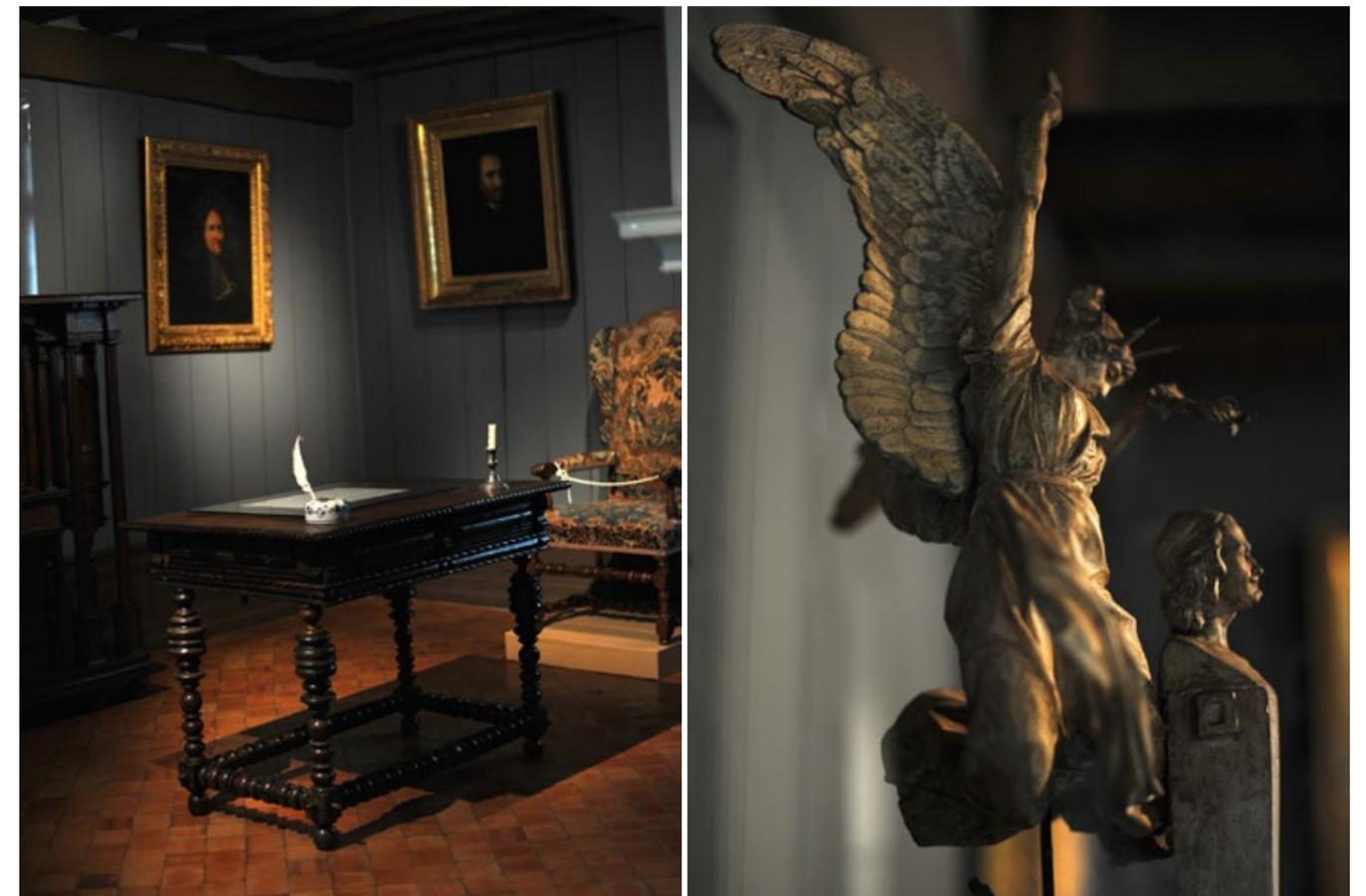
Pierre Corneille ne mentionne jamais ses racines normandes, mais sa ville natale ne se prête pas vraiment au décor antique de ses tragédies. Peut-être Rouen a-t-elle inspiré la ville que Don Diègue parcourt dans la nuit et la maison familiale, le grand logis de Clarice où la nourrice « court haut et bas ». Mais c'est surtout dans *Clitandre* que l'on trouve les traces normandes les plus tangibles (bien que l'histoire se déroule en Écosse). Il s'inspire des bois, des prés et des arbres fruitiers qui jouxtent la ferme de Petit-Couronne.

« Et l'aube de ses rais

A déjà reblanchi le haut de ces forêts

Si je puis me fier à sa lumière sombre

Dont l'éclat brille à peine et dispute avec l'ombre ».



Le musée de Petit-couronne abrite une reconstitution du bureau de Pierre Corneille où il acheva la rédaction du Cid.

C'est également dans cette pièce, inspiré par la charge de maître des Eaux et Forêts de son père, qu'il décrit la partie de chasse de Floridan :

« Ce cheval trop fougueux m'incommodé à la chasse

Tiens m'en un autre prêt, tandis qu'en cette place,

À l'ombre des ormeaux, l'un dans l'autre enlacés

Clitandre m'entretient de ses travaux passés.

Qu'au reste les veneurs, allant sur leurs brisées,

Ne forcent pas le cerf, s'il est aux reposées ;

Qu'ils prennent connaissance et pressent mollement

Sans le donner aux chiens qu'à mon commandement ». (Clitandre)

La nature occupe, il est vrai, une place modeste dans son œuvre, le dramaturge s'intéresse davantage aux sentiments qu'à l'environnement, essentiellement citadin, de ses personnages. Et lorsqu'il l'évoque, c'est dans sa dimension tragique ou épique, comme cette description de l'orage :